

*« Credevi davvero che questo posto
fosse immune da ciò che fuggi? »*

*« Tu croyais vraiment que cet endroit pouvait
échapper à tout ce qui fuit avec le temps? »*



La peur dans l'âme

Financé par l'Union européenne.

Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture (EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en être tenues pour responsables.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

*

Ouvrage publié sous le titre original de
LA PAURA NELL'ANIMA

© 2018 Mondadori Libri S.p.A.
Publié par Mondadori Libri sous la marque Frassinelli

© Agullo Éditions, 2026 pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Photographie de couverture : Martin Arusalu/Unsplash
Conception de la couverture : Studio Phantom - Cyril Favory

Valerio Varesi

La peur dans l'âme

Traduit de l'italien par
Gérard Lecas

Agullo



CHAPITRE 1

Il y a des gens qui ne supportent pas le chant des grillons. Cette note unique sur la portée musicale qui accompagne les tourments des nuits insomniaques, rappelant dans son frémissement diffus le monde du dehors et les cauchemars qui viendront, amplifiés démesurément par la nuit. C'est le battement du cœur qui monte de la terre pour interrompre toute quiétude, avec le son crissant d'une lime à métaux. Il n'y a rien de pacificateur dans le chant des grillons, dans son insistante monotonie de rosaire. L'été en montagne ne connaît pas le silence. Une vitalité palpitante résiste à l'approche d'un mois d'août décadent, avec ses nuits qui s'allongent, déjà chargées de rosée. Pour le silence, il faut attendre la ouate neigeuse de l'hiver, le *rigor mortis* du gel de janvier.

Angela s'était elle aussi décidée à s'évader du puits de chaleur de la ville en se soustrayant aux vapeurs de souffle bovin qui y stagnaient et, dès son arrivée à Montepiano, elle eut la sensation de s'être échappée d'une cocotte-minute. Soneri avait loué la maison d'une de ses relations, une petite villa à un étage entourée d'un jardin clos et qui suscitait à première vue un sentiment de discret bien-être.

— Alors c'est ici que tu viens donner libre cours à tes fantasmes d'évasion, constata Angela en observant la maison.

Le commissaire ne répondit pas. La question était trop délicate et risquait de réanimer de vieilles discussions sur

l'hostilité de sa compagne envers ce monde de prés et de forêts dont elle sentait Soneri imprégné, au point de susciter sa jalousie. Cette osmose avec l'environnement lui semblait insondable, tel un secret ou une trahison qui l'exclurait. La fraîcheur qui descendait des hauteurs, semblable à une invisible et silencieuse avalanche, éteignit la controverse. Ils dînèrent dans la véranda tandis que l'ombre des montagnes obscurcissait les champs. Il était si agréable de rester assis dans la douce brise du soir qu'ils n'échangèrent pas une parole. L'oppression de la chaleur s'étant dissipée, ils se sentirent soudain comme remis d'une fièvre. Après le repas, ils firent l'amour avec des tendresses hésitantes. Angela eut un rire en quittant le lit sans la moindre goutte de sueur.

— On le fera toujours à sec!

— Pas complètement, répliqua le commissaire.

Puis ils s'assirent à nouveau dans la véranda, l'obscurité s'installait déjà et les étoiles faisaient leur apparition. Ce fut alors que s'éleva le chant des grillons.

— Je ne vais pas tarder à les trouver insupportables, éclata Angela. Le bruit des voitures, c'est presque mieux.

— Ce qui est naturel pour toi, c'est l'artificiel : la ville et sa rumeur. C'est la réaction opposée à celle des paysans qui émigrent en banlieue.

— Je suis arrivée à un stade d'évolution supérieur au tien, ironisa Angela. Tu gardes une racine primitive que moi j'ai arrachée.

— Les cavernes sont dans les villes. Chacun dans son logis en toutes saisons à communiquer avec des claviers. C'est juste un peu plus confortable.

La lune venait de se lever. D'abord une vague lueur derrière la ligne des collines, puis un éclat toujours plus vaste jusqu'à ouvrir une voie lumineuse dans l'habit de deuil du ciel. C'était une lune enceinte, pas encore tout

à fait ronde, mais gonflée d'un côté, comme chargée de promesses. Quand elle dépassa la ligne de crête de la montagne, les trilles des créatures des bois commencèrent à se faire entendre et semblèrent venir la saluer.

Angela s'agita sur sa chaise. Ensuite, elle s'appuya au dossier et ferma les yeux. Ce fut alors qu'au milieu du chant des grillons, un cri retentit.

— Qu'est-ce que c'est ? sursauta-t-elle.

Soneri demeura silencieux, le regard braqué sur le profil sombre des montagnes, en attente. Quelques secondes après, un nouveau cri, cette fois plus long et plus fort. Angela prit peur et bondit sur ses pieds, comme si elle devait échapper à une menace imminente. Peu après, des ombres apparurent le long de la rue. Quelqu'un se précipitait par petites courses successives. Puis les pas, indécis, allèrent en s'étouffant dans l'obscurité. La situation était pour le moins ambiguë dans ce silence emplí de tension. Ce fut alors qu'un troisième cri retentit, semblable à une plainte déchirante. Il arrivait de loin, d'un pli profond dans la vallée. Il flotta sur la brise jusqu'au village. Une note vibrante d'angoisse, tel le bêlement d'un mouton. C'était ce lointain imprécis qui faisait peur, comme une voix inhumaine échappée d'une fissure de l'écorce terrestre. À ce stade, les doutes n'étaient plus permis.

— C'est quelqu'un dans les bois, jugea Angela.

Soneri demeurait silencieux, dans une immobilité attentive et tendue de chien à l'arrêt. Tout lui paraissait sinistre et de mauvais augure, tandis que la rue se peuplait du rassemblement spontané qui se forme en cas de malheur.

— Tu devrais aller voir, lui suggéra Angela.

— Tu as peur ? demanda le commissaire.

Cette question lui était venue presque involontairement, comme sortie de son inconscient.

Elle fit non de la tête. Soneri ouvrit le portail et se mêla aux autres. Un peu plus loin, la route qui sortait du village côtoyait la forêt descendant en pente douce du mont Corno, une masse de frênes, de rouvres et de charmes avec quelques taches plus claires de châtaigniers qui en mai faisaient ressembler ces hauteurs arrondies à une coiffure de femme avec des mèches. Dans l'obscurité, Soneri reconnut Garzi, le boulanger, et Morini, qu'on surnommait « Puleggia¹ » parce qu'il était mécanicien et qu'il était rondouillard, huileux et toujours en mouvement. Quelqu'un avait apporté des torches électriques mais les petits cônes de lumière ne pouvaient rien contre la densité terrible de la nuit. La lune illuminait les clairières isolées de sa lueur métallique. C'était à l'ouïe qu'il fallait se fier dans cette partie de colin-maillard. Les cris continuaient, avec des intervalles de silence. Ils semblaient parfois proches, parfois très lointains. Les courants d'air entre les ravins engendraient des échos trompeurs. Puleggia lança quelques appels en direction du bois qui s'amorçait au bord de la route dans une barrière de ronces hostiles. Garzi avait enjambé le caniveau mais n'osait pas s'aventurer au-delà, retenu par une crainte obscure. Quelques minutes plus tard apparurent des tout-terrain accompagnés de nuages de phalènes virevoltantes. Le maire, Soratti, descendit de l'un d'eux.

— Vous avez compris d'où venait la voix ? demandait-il en examinant le versant de la montagne tandis que les véhicules orientaient les phares vers les arbres.

Puleggia lança un nouvel appel mais seule une chouette attirée par la lumière des voitures lui répondit. L'homme élargit les bras en les laissant retomber le long du corps.

1 « La Poulie ».

Les bois leur faisaient face, hostiles, lieux de traquenards silencieux, d'égarements et de pièges féroces. Garzi, qui venait de faire une incursion vers la montagne au milieu des arbres, fit son retour avec les yeux qui semblaient briller de peur.

— On ne voit rien là-dedans, dit-il avec une pointe d'effroi.

Ils ne savaient que faire. Les carabiniers arrivèrent eux aussi, attirant dans leur sillage une autre foule de curieux.

Le capitaine Gualtieri n'était pas du pays. Il avait dû songer à passer le versant de la montagne au peigne fin mais renonça tout de suite à l'idée.

— Appelons les secours en montagne et la protection civile, proposa-t-il.

Le maire secoua la tête.

— Si on essayait de grimper par le sentier du mont Arso ? dit-il à l'intention de Garzi en ignorant le carabinier.

L'autre parut peu convaincu. Il posa un pied sur la roue du tout-terrain et s'y appuya avec le coude sur le genou. Avant qu'il ne puisse dire un mot, Puleggia intervint :

— La seule chose à faire est d'appeler Tilò.

C'était un bûcheron qui parcourait la montagne avec une mule. Il fournissait en bois les fournils et les pizzerias de la vallée. Un homme hors du temps, le fossile d'une espèce disparue.

— Il est déjà bourré à cette heure-là, répondit le maire sans prendre le propos en considération.

Puis il se ravisa :

— Va l'appeler, allez va, ordonna-t-il à un gamin à côté de lui.

— On peut monter par la route forestière de la Madonna dell'Olmo, intervint Soneri. S'il s'est perdu, il verra la lumière des phares et il se rapprochera.

— Mais qui êtes-vous ? demanda le capitaine avec la curiosité menaçante des carabiniers.

— Commissaire Soneri de la questure de Parme.

Surpris, le militaire le dévisagea en changeant d'expression : il le fixait à présent avec un respect suspicieux.

— Il est arrivé quelque chose que j'ignore ? dit Gualtieri.

— Non, rien, je fuis la canicule pour quelques jours.

— Ah, fit le capitaine, comme s'il venait de retrouver la mémoire, c'est vous qui êtes chez... chez...

Il avait oublié le nom du propriétaire.

— Chez lui, c'est bien ça.

L'autre acquiesça.

— Qu'est-ce qu'on devrait faire ?

— Pas contempler la lune, c'est certain.

Gualtieri tourna brusquement le dos comme s'il était piqué par un taon et hurla à son second :

— Paternò, on va monter par la route forestière.

Il s'éloigna sans saluer et grimpa dans le tout-terrain comme s'il avait reçu un ordre ou un reproche.

Le Land Rover des carabinieri se mit en route, suivi par quelques autres véhicules. Quelque part sur le mont Corno, on entendit le bêlement d'un chevreau. Beaucoup de curieux en savates s'étaient rassemblés sur la route.

— Est-ce qu'au moins on sait qui pousse ces cris ? demanda Sandoni le facteur.

— Regarde qui manque ici et tu auras une idée, suggéra Garzi.

L'autre passa les visages en revue dans la lumière opaque venue des phares.

— Brunetti ? hasarda-t-il.

— Tu crois qu'il manquerait un tel spectacle ?

— Je ne crois pas. Alors il s'est perdu en allant chercher des truffes.

— Tu voudrais qu'il n'arrive pas à redescendre du Corno ? Il s'y promène comme s'il était chez lui.

— Il lui est arrivé quelque chose, estima Sandoni.

— Et le chien ? S'il était aux truffes, où est le chien ?

— Il l'a pris avec lui, suggéra Puleggia. Les lagotto sont des chiens fidèles, ils sont prêts à mourir avec toi.

— Ou alors, ils l'ont tué, jeta Garzi qui sembla aussitôt regretter ses paroles et précisa : Je parlais des bêtes sauvages, c'est plein de loups.

Ils firent tous le silence. Désormais la mort s'était infiltrée dans leurs propos et ils semblaient à présent se rappeler sa présence.

— S'il a crié, c'est qu'il est vivant, non ? voulut dédramatiser Garzi.

— Maintenant, ça fait un moment qu'il ne crie plus, constata Sandoni.

— Bon, bon, la voix, ça peut partir.

— Je crois qu'on devrait rentrer, fit Puleggia, qu'est-ce qu'on pourrait faire là-haut ? Tu ne distingues même pas tes pieds. On reviendra demain matin.

— Tu veux quand même pas qu'on l'abandonne, intervint l'un des badauds.

— Le chercher ou ne pas le chercher, le résultat sera le même, dit Puleggia en secouant la tête, ce qu'il faut, c'est la lumière du jour.

L'air ambiant porta le ronflement des tout-terrain qui remontaient la piste forestière, à peine plus qu'un bourdonnement et de petits éclats de lucioles. Une moto les rejoignit. C'était le garçon envoyé à la recherche de Tilò.

— Il est pas là, impossible à trouver.

— Tu as regardé dans l'auberge, chez Adelmo ?

— C'est par là que j'ai commencé.

— S'il est pas là à cette heure, il y a quelque chose qui cloche.

— Il s'est pas perdu lui aussi ?

— Il est sûrement allongé dans un fossé, complètement ivre, avec sa mule qui le surveille.

On avait dépassé les 11 heures. Un hibou survola paresseusement les têtes en attente. On entendit soudain un juron retentir au-dessus des bavardages. C'était Puleggia.

— On est en train de raconter des conneries pendant que Brunetti là-haut...

Il n'acheva pas sa phrase, une peur brusque devait l'avoir saisi, comme avant, après les propos de Garzi.

— Tu as dit toi-même qu'il valait mieux partir, lui rappela Sandoni.

L'autre bafouilla des mots incompréhensibles, puis s'assit sur le pare-chocs d'un tout-terrain, ce qui le fit paraître encore plus gros.

Un mouvement d'air apporta un bruit qui se rapprochait.

— Ils reviennent, va savoir s'ils ont trouvé quelque chose, dit Garzi.

Ils virent descendre le capitaine suivi des autres véhicules de sa garnison. C'est Paternò qui apparut en dernier.

— Rien, dit Gualtieri en s'appuyant à la portière.

Puleggia l'ignore et entama une discussion avec l'un des chauffeurs. Soneri l'entendait citer des lieux qu'il connaissait parfaitement bien.

— Non, non, on s'est aussi arrêtés à la Fontana Secca mais rien. Au Gropo ? Oui, là-bas aussi. On a donné des coups de klaxon... On n'a vu que des sangliers... Je voudrais pas que... En fin de compte... C'est sûr qu'il sait se défendre mais si tu tombes sur un troupeau...

Une nuée de curieux venait écouter le récit. L'un des véhicules avait poursuivi sa route le long de la cime en direction du col de Garavaldà et à présent, il communiquait avec les autres par l'intermédiaire de la radio de bord.

— Rien ?

— Rien.

— Vous revenez ?

— On redescend par Corticello.

— Qu'est-ce qu'on peut y faire? dit Gualtieri à l'intention du commissaire sans que l'on comprenne s'il s'agissait d'une question ou d'une conclusion.

— Nous, on y retourne, annonça un homme qui pilotait un tout-terrain. On ne peut pas le laisser là-haut.

— Ça fait un moment qu'on ne l'entend plus crier, intervint Garzi.

Il y eut un silence et tous s'observèrent dans l'obscurité, sans croiser les regards.

— On sait où il allait chercher les truffes? relança le capitaine qui se sentait dépossédé de son rôle par les villageois.

— Ils ne le disent jamais, répondit Puleggia. Ils y vont en secret comme des voleurs et après ils racontent qu'ils ont cherché ailleurs.

Gualtieri sembla n'avoir rien compris et tourna le dos, agacé.

Alors qu'ils étaient sur le point de partir, la silhouette sautillante d'un animal ondula dans l'obscurité.

— Candido! s'exclama quelqu'un. Le chien de Brunetti!

Le lagotto, avec son poil blanc et frisé, se mit à tourner en remuant la queue au milieu des gens.

— Lui, il va nous amener jusqu'à son patron, affirma Sandoni.

Le capitaine s'approcha de l'animal et l'examina comme s'il allait lui demander ses papiers. Le chien vint lui lécher les mains. Gualtieri pointa la torche pour examiner la petite plaque d'identification et s'aperçut que le museau du chien était rouge de sang.

— Nom de Dieu! s'exclama-t-il en continuant d'éclairer le lagotto dont les pupilles brillaient comme des tisons ardents.

Tous contemplèrent le museau ensanglanté dans un silence interrompu seulement par le chant des grillons.

Ce fut dans ce moment de calme qu'on entendit le claquement des sabots d'une mule et le pas pesant, un peu traînant de Tilò.